

qu'on avait préparée et ornée d'un ornement de velours ; puis il est allé se mettre dans la stalle à la tête des chanoines, pareillement ornée de velours ; on le conduisit à la nef dans la chaire à prêcher, d'où il est revenu au chœur dans sa place de chanoine. Pendant la cérémonie on touchait de l'orgue : mais aussitôt qu'il a été fixé en sa place, on a entonné le *Te Deum* que la musique a continué. Après l'on commença la grand-messe. Le célébrant était au bas de l'autel, M. d'Antin est sorti de sa stalle, et s'est placé entre le célébrant et le diacre pour commencer la messe et dire le *Confiteor* seul, le prêtre disant le second *Confiteor*, selon qu'il est d'usage. Lorsque le célébrant est monté à l'autel, M. d'Antin s'est retiré et a repris sa place de chanoine. A l'élévation, la musique chanta le motet : *Cælites adeste, Jubilate plaudite nobiscum, Prædulis canite triumphos, Adeste, Cælites, Adeste*. Pour répondre le *Deo gratias*, après l'*ite missa est*, le maire avait fait placer au jubé les tymbales et les trompettes de la cavalerie qui ont sonné tant que M. d'Antin resta à l'église, au sortir de laquelle l'évêque rentra dans ses appartements. Il était une heure après midi, il envoya sur le champ inviter à dîner les chanoines qui avaient servi à l'autel et au chœur et ceux qui l'avaient accompagné à sa prise de possession. Il donna aux tambours quatre louis d'or, valant 64 fr. en tout, et aux trompettes trois louis à 16 fr. pièce.

MM. de ville envoyèrent leur secrétaire remercier l'officier qui avait amené les tymbales et les trompettes, auquel officier il donna, par leur ordre, la somme de cent livres, pour distribuer, comme il jugerait à propos, et à lui en particulier un couteau, une paire de ciseaux et deux rasoirs, dont il a paru très-satisfait, et on paya toute la dépense à l'aubergiste. L'artificier eut tout ce que portait son mémoire, 236 fr.

Le 14, M. d'Antin fit la cérémonie des cendres à la cathédrale, et entendit le sermon où on lui fit un grand compliment.

(Extrait des Mémoires de M. Gousselin.)

## Le Châtelet et ses environs.

(Treizième Article.)

Sur l'un des points qui regardaient l'aqueduc on établissait un bâtiment nommé *Castellum*, auquel tenait un réservoir divisé en trois compartiments, et dans ce bâtiment étaient trois tuyaux principaux, recevant l'eau de chacun des compartiments, pour

l'envoyer d'une part dans les piscines et autres fontaines publiques, d'autres dans les bains publics, et enfin dans les maisons des particuliers (1). M. Désobry (2) nous fait remarquer que le nom de château, *Castellum*, doit avoir été donné à ces bâtiments parce qu'ils sont toujours placés sur un point élevé, comme les châteaux forts. — Grignon, ne connaissant pas l'existence de l'aqueduc, peut avoir rencontré, sans les reconnaître, les vestiges d'un château d'eau : mais il est plus probable que cette découverte est réservée à d'autres observateurs ; car, d'une part, elle n'eût pas facilement échappé à son étonnante sagacité, et, d'autre part, il y a encore sur le plateau de la montagne, à l'orient et précisément depuis ses abords jusqu'au point culminant vers lequel se dirige la conduite d'eau qu'il a décrite, une zone qui n'a été fouillée ni par lui ni depuis lui. Je ne signale donc ce fait que comme l'objet d'une recherche très-intéressante.

Les tuyaux qui partaient du château-d'eau se ramifiaient sous le pavé des rues, selon les besoins de la ville (3). — Nous avons vu que plusieurs de ces tuyaux ont été trouvés par Grignon. Comment concevoir leur existence sans reconnaître qu'il y avait un château-d'eau pour les alimenter et que l'aqueduc dont nous possédons la tête a été continué jusqu'à la ville par un tracé quelconque ?

Oui, un double rang d'arcades, qui avait près de quinze cents mètres de longueur, et, vers son milieu, trente-trois mètres de hauteur, amenait dans la ville gallo-romaine du Châtelet des eaux de source artificiellement puisées au pied de la Haute-Borne. Telle est, pour les esprits sérieux, l'inévitable conclusion de mes recherches.

J'ai dit que l'existence de l'aqueduc expliquait celle des centaines de puits, aujourd'hui sans eau, qui sont sur la montagne.

D'abord l'expérience nous fait connaître que, là où le sol est couvert d'une agglomération de maisons, au lieu d'être chaque jour desséché par les rayons du soleil, les eaux ménagères s'infiltrant dans le sol et se retrouvent quelque part en forme de source : témoin la ville de Langres, où les fontaines suburbaines, comme les puits, ne fournissent qu'une eau fade et répugnante, tandis que les eaux de Blanchefontaine, de Buzon et de l'Arbolotte, sont si appétissantes et si pures ! Si donc, par un moyen quelconque et notamment par un aqueduc, l'eau arrive et se consume à profusion dans une ville, n'est-il pas évident que les

(1) Vitruvius, liv. 8, ch. 7.

(2) Rome au siècle d'Auguste, t. 3, p. 93.

(3) Frontin, p. 36 et 66.

infiltrations en deviendront plus considérables et que l'on pourra y établir avec succès des puits qui, sans ce moyen, ne fourniraient pas une goutte d'eau ?

A cette explication, nous devons peut-être en préférer une autre, qui se résume dans ces paroles de Grignon : « Ces puits ne servaient que de puisards ou d'espèces de citernes ou d'amas d'eau. » En effet, les aqueducs, surtout dans les parties qui portent sur des arcades, sont sujets à beaucoup de réparations, durant lesquelles ils n'amènent plus d'eau à la ville. Ces réparations se faisaient le plus rapidement possible et rarement en été, temps où l'on a le plus besoin d'eau. A Rome, où il existait une dizaine d'aqueducs, on avait soin de ne pas réparer en même temps ceux qui servaient les mêmes parties de la ville (1). Notre aqueduc était le seul : la longueur de son trajet sur des arcades devait quelquefois nécessiter des réparations d'une durée plus ou moins longue. Que devenait alors cette population habituée à une grande consommation d'eau ? N'est-ce pas afin d'y obvier qu'elle se sera créé de nombreuses réserves d'eau par l'établissement de ces puits ? A l'appui de cette conjecture vient aussi l'observation suivante.

Dans l'origine de l'art, lorsque la ville de Rome était encore fréquemment en guerre avec les autres peuples de l'Italie, on ne donnait que peu d'élévation aux aqueducs, de manière à les conduire sous terre autant que possible, pour empêcher qu'ils ne fussent facilement coupés par l'ennemi. Ainsi l'*Anio vetus* n'avait que 702 pas de trajet extérieur, dont 221 seulement en arcades ; l'aqueduc de l'eau *Martia*, 463, et le plus ancien de tous, celui de l'eau *Appia*, 60 (2). — Notre aqueduc extérieur étant d'environ 1500 mètres, soit 1022 pas romains, et la garnison ou les forces militaires du Châtelet ne pouvant être comparées à celles de Rome, il s'ensuit qu'en cas de guerre cet aqueduc pouvait être facilement coupé, et qu'en conséquence les habitants ont dû se prémunir contre la disette d'eau qui en aurait résulté, par l'établissement de ces mêmes puits.

Ce dernier renseignement nous aidera plus loin à déterminer l'époque où l'aqueduc a été construit, où s'est développée la prospérité de la ville qui couronnait notre montagne, et l'époque où l'un et l'autre ont été anéantis. Contentons-nous ici de faire une remarque très importante : c'est que l'aqueduc et la ville romaine, contemporains dans leur existence, l'ont été dans leur ruine. Les tuyaux de distribution d'eau se trouvent pareillement consumés par le temps sur la montagne et près de la Haute-Borne ; il n'en reste, ici comme là, que des parcelles ferrifiées adhé-

rentes aux frettes : les objets que nous avons trouvés dans les ruines de la maison du gardien de l'aqueduc sont identiques à ceux du même genre que l'on trouve sur le Châtelet : les pierres, dans l'un et l'autre endroit, sont en grande partie calcinées par le feu. Il s'est trouvé, sur plusieurs points de la rigole, d'autres poteries de l'ère gallo-romaine, notamment des débris de l'espèce de terrine dont il a été fait mention à la page 138 de cette revue, et même des échantillons de la poterie désignée au même endroit comme *celtique*. Cette dernière poterie, au sortir de la terre, était molle comme de la cire. Quant au recomblement total des puits de la tête d'aqueduc, il ne s'est fait qu'avec le temps : les objets qu'on y a trouvés et qui sont un couteau dont le manche est ferrifié, une serpe et une clef dont la forme diffère peu des nôtres, un éperon à longue tige, appartenant, selon toute apparence, à diverses époques plus ou moins récentes, prouvent ainsi que des ossements d'animaux domestiques qui s'y montrent en grande quantité à toutes les profondeurs, que ces puits, devenus une sorte de charnier, se sont remplis successivement jusqu'à ce que le laboureur n'eût plus qu'à niveler le sol.

Tels sont, dans ce qu'ils ont de plus important, les faits qui concernent l'aqueduc. Non seulement nous avons tenu à ce qu'ils fussent bien constatés, mais de plus nous avons voulu qu'on pût, au besoin, les vérifier et les étudier de nouveau, espérant même qu'un jour, pour mettre à la disposition du monde savant et aussi de l'agriculture locale ce précieux spécimen des connaissances hydrauliques des anciens, on entreprendrait la restauration de cette tête d'aqueduc. En conséquence, avant que de remettre les lieux en état d'être cultivés, nous avons choisi et marqué dans nos fouilles les points de repère les plus importants et les avons soigneusement indiqués dans notre procès-verbal qui, étant déposé à la Préfecture, pourra toujours être consulté.

#### Fortifications.

Voici en quels termes Grignon (1), qui nous a déjà dit avoir trouvé des dents de herse de fortification, nous parle de l'enceinte de la ville : « L'assiette de la » ville formait une espèce de triangle curviligne, » dont les trois parties saillantes figuraient trois es- » pèces de bastions, dont l'un est dirigé au couchant, » le second au nord et le troisième au levant... L'es- » pèce de bastion qui est au couchant est formé de » terres rapportées : à partir de ce point, il règne » au pourtour de la montagne, sans interruption de- » puis l'ouest-sud jusqu'à l'est-est-sud, en passant » par le nord, un cordon saillant qui délimite toute

(1) Id. p. 54, 56 et 56 et 68.

(2) Désobry. *Rome au siècle d'Auguste*, t. 3, p. 100 ; Front. p. 29 et 34.

(1) Bulletin des Fouilles, p. 86.

» cette partie et ressemble aux ruines d'un mur  
 » écroulé sur ses fondements, mais masqué par les  
 » terres dont il est recouvert et par des buissons qui  
 » s'y sont enracinés. Ce cordon sépare deux espèces  
 » d'esplanades, de vingt-quatre pieds chacune de  
 » largeur, qui règnent dans toute cette étendue :  
 » l'une, intérieure, est entièrement formée de terre  
 » rapportée, pour l'élever de nouveau sur le penchant  
 » de la montagne : l'autre est extérieure ; elle est  
 » assise dix ou douze pieds plus bas que le mur et  
 » pratiquée dans le massif de la montagne excavée  
 » et régaliée. On sait que les Romains nommaient ces  
 » terrasses *pomeria*... Du côté du midi il existe des  
 » traces légères de pareilles terrasses, mais bien plus  
 » déformées. Le cordon de mur est interrompu dans  
 » un endroit où l'on voit les traces d'un ancien che-  
 » min, rendu sinueux pour en diminuer le ram-  
 » pant, lequel partait de la vallée de Ruetz, à l'ouest-  
 » nord pour monter à la ville. Sous le bastion à  
 » l'ouest est un fossé de circonvallation, au-dessous  
 » du *pomérian*, qui en rendait l'accès très difficile  
 » dans cette partie ; mais ce fossé s'est effacé par la  
 » suite des temps dans le surplus de son étendue ; il  
 » formait une courbe sous le bastion et se prolongeait  
 » au nord sur une ligne parallèle à celle des espla-  
 » nades. »

Malgré les modifications que quatre-vingts ans ont pu apporter à l'état des lieux, cette description se trouve être encore d'une grande exactitude. L'observateur qui examine avec soin le couronnement de la montagne, surtout s'il pénètre dans l'épais fourré dont les accrues du bois de Gourzon ont recouvert sa partie septentrionale du *pomérian*, ne peut manquer de voir les choses telles que les a vues Grignon et de se convaincre que l'art militaire, joint à l'escarpement de toute la montagne, avait fait de cette ville une place très-forte pour ces temps-là.

#### Voies romaines.

Cette ville avait au nord-ouest Châlons, sa métropole ; un peu plus vers le nord *Durocortorum* ou *Remi*, Reims ; au nord *Caturices* ou *Caturigæ*, aujourd'hui Bar-le-Duc ; à l'est-nord-est *Nasium*, grande et puissante ville des *Leuci* (Lorrains), aujourd'hui Naix, simple village ; à l'est-sud-est *Granum* ou Grand, et *Solimariaca*, aujourd'hui Soulosse ; au sud-est *Noviomagus* ou *Novimagus*, qui n'est point Neufchâteau, mais Nijon (1) ; au sud-est *Mosa* ou *Mosa*, qui semble devoir être Meuvy, et Bourbonnelles-Bains, appelé alors *Aquæ-Borvonis* ; au midi *Andemantunnum* ou *Andomatunum*, qui, nommé ensuite

(1) Voir, pour s'en convaincre, à la page 584 de l'annuaire de 1808 l'opinion de l'abbé Mathieu, conforme à celle de dom Jacques Martin et de Sanson.

*Lingones*, est aujourd'hui la ville de Langres ; au sud-sud-ouest, *Segessera*, que l'on pense être Bar-sur-Aube (1) ; au sud-ouest *Augustobona* ou Tricasses, Troyes, et à l'ouest *Corobilium*, qui doit être Corbeil, dans la Champagne crayeuse, à quelque distance de Margerie.

Nécessairement, elle devait avoir avec toutes ces localités des communications plus ou moins directes.

Danville, suivant dans sa carte des Gaules les renseignements fournis par l'itinéraire d'Antonin et la table Théodosienne ou carte de Peutinger renferme la région dont le Châtelet fait partie entre les voies romaines qui, rayonnant de Reims, de Metz (*Divodurum*) et de Langres, reliaient ces trois villes entre elles... Mais la Table Théodosienne et l'Itinéraire d'Antonin, ainsi que le témoigne Bergier, (2) et que l'expérience nous le prouve chaque jour, sont loin d'indiquer tous les chemins que les Romains ont construit dans les Gaules (3)... Ils omettent non-seulement la plupart des chemins transversaux, tels que celui qui, de Blessonville, passait par Villiers-le-Sec et Bologne et allait tomber, à Rimaucourt, sur la voie de Langres à Naix, mais encore les voies principales, telles que cette même voie qui de Langres conduisait à Naix, par Nogent, Rimaucourt, Busson, Mandres, etc., et dont les restes sont encore si remarquables.

POTHIER.

(A suivre.)

(1) « Bar-sur-Aube dut le nom de Segessera à la fertilité de son territoire et à ce qu'elle servait d'entrepôt aux Romains. » M. Chevalier, à qui j'emprunte cette note, est auteur d'une histoire de Bar-sur-Aube, par lui éditée en cette ville en 1851 : il y signale l'existence d'une foule d'objets qui sont autant de preuves d'un établissement romain.

(2) *Histoire des grands chemins de l'Empire romain*, liv. 3, chap. 39, n° 1.

(3) Il est bien entendu qu'il n'est ici question que des chemins construits à la manière des Romains, de leurs chemins militaires, à l'exclusion des simples chemins vicinaux qui reliaient entre eux, alors comme aujourd'hui, tous les lieux habités.

Le Directeur, C. CAVANIOL.

Chaumont, typ. C. CAVANIOL.